

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JANVIER 1889

SOMMAIRE

TEXTE.—Notre nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'exposition universelle de 1889.—Avec Dieu par J. U. Brab, etc.—La femme canadienne, par Marie-Laure.—L'orpheline, par Hermance.—A l'emporte-pièce, par Over There.—Frimas et renouveau, par Yruch.—Usages et coutumes: le salut, par Ann. Seph.—La tempête de neige.—Récréations de la famille.—Feuilleton: Guets-Apens, (suite).

GRAVURES: Les Anglais en Egypte: La cavalerie sortant de Suikim pour une reconnaissance.—Paris: Les travaux de l'Exposition Universelle de 1889.—Un convoi du Pacifique Canadien enneigé.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	• • • • •	\$50
2 ^{me} "	• • • • •	25
3 ^{me} "	• • • • •	15
4 ^{me} "	• • • • •	10
5 ^{me} "	• • • • •	5
6 ^{me} "	• • • • •	4
7 ^{me} "	• • • • •	3
8 ^{me} "	• • • • •	2
88 Primes, à \$1	• • • • •	88

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton très intéressant et des plus émouvants, qui sera suivi avec beaucoup d'intérêt par nos lecteurs.



Il y a des gens qui ont le sens moral singulièrement oblitéré.

Vous savez qu'il s'est formé depuis déjà quelque temps des sociétés dont le but très louable, quand il est bien compris, est de faire la guerre à la vente des boissons enivrantes, et vous n'ignorez pas non plus qu'elles ne sont arrivées jusqu'à présent qu'à des résultats quasi négatifs.

Je ne discute pas, je constate, je déplore même cet insuccès, mais ce que vous ne savez pas encore, sans doute, c'est qu'une de ces sociétés poussée par un excès de zèle—je ne veux pas qualifier plus durement le procédé—on est venu à pousser les gens au vice pour mieux leur prouver que ce qu'ils faisaient était illégal.

Lycourge ordonnait que les ilotes pris de vin soient exposés aux regards des enfants, pour dégoûter ceux-ci du hideux spectacle que donne l'homme ivre, mais la société à laquelle je fais allusion agit autrement, elle pousse les enfants à acheter eux-mêmes du whiskey, puis les forcent à dénoncer celui qui leur a vendu.

L'opération se fait même parfois avec un raffinement de..... ruse qui étonne de la part de gens animés de si bonnes intentions.

Sachant bien que l'hôtelier connaît les règlements de la loi des licences et qu'il se gardera bien de vendre à des mineurs, on choisit des jeunes gens paraissant plus vieux que leur âge, on les excite à se présenter chez lui munis d'une bouteille minuscule et à demander pour quelques

cents de boisson, de manière à vraiment faire croire qu'il s'agit de préparer une potion quelconque pour un malade.

Aussitôt en possession de l'eau de feu obtenue, pour ainsi dire, sous de faux prétextes, les petits malheureux s'en vont triomphalement trouver leurs mandants qui s'empresment de dénoncer l'hôtelier coupable d'avoir cédé, le plus souvent, à un bon mouvement.

C'est un joli métier que l'on fait faire à ces jeunes gens, et s'ils profitent des leçons qu'on leur donne, il pourrait très bien se faire qu'ils finissent un jour dans une position élevée à dix pieds de terre et au bout d'une corde.

De mouchard et monteur à voleur et assassin, il n'y a qu'un pas—un peu grand peut-être—mais c'est comme ça.

. Une fois la dénonciation faite, sous les grands serments du monde, et sans rougir, la cause se poursuit, un avocat tombe à bras raccourcis sur le dos du malheureux coupable et, après avoir parlé pendant une heure, finit par demander, au nom de la loi outragée, une bonne amende et quelquefois même—s'il s'agit d'une récidive—l'annulation de la licence du délinquant.

Pendant ce temps-là les représentants de la société rient dans leur barbe du bon tour qu'ils ont joué au pauvre diable d'hôtelier, et se félicitent déjà d'avoir terrassé leur ennemi.

Seulement—il y a un seulement—ils comptent sans la cour, sans le juge qui, débrouillant tout cet enchevêtrement d'hypocrisies, apprécie les faits à leur juste valeur et déboute le demandeur de son action.

Ce fait s'est présenté dernièrement, et l'honorable juge Dugas, en rendant son jugement, a appuyé sa décision de remarques très justes:

Loin de prouver la culpabilité du vendeur on n'a parfaitement établi qu'un seul point, c'est que la mauvaise foi de ces deux jeunes gens qui, sous prétexte de protéger la morale publique, ont combiné ensemble tout un système, ou plutôt ont tendu un piège de manière à surprendre la bonne foi de celui qu'ils avaient choisi pour victime.

Ces deux gaillards n'avaient qu'un seul but, faire une cause!

Etre sortis de l'enfance, avoir près de vingt ans, entrer dans cette lumineuse période de la vie où tout doit être poésie et bonté, dans cet âge où l'on aime tout ce qui est beau et où le mal ne semble pas exister, et débiter par se montrer devant un tribunal comme mouchard, espion....

Pouah!...

. Les hôteliers ont du bon, cependant, ils veulent, eux aussi, respecter les lois et les faire observer, et je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé il y a quinze jours à Ottawa.—(Pardonnez-moi, mes amis de la province de Québec, car cette fois-ci, je suis forcé de donner la palme aux Ontariens—mais ceux-ci sont tellement nos voisins, que nous pouvons presque les considérer comme nôtres.)

Ce jour-là, un dimanche, tous les hôtels de la capitale ont été strictement fermés, ce qui est un grand bien, paraît-il.

"Tout le mérite de cette action, disent les journaux dans un style douteux, est dû à l'action volontaire des aubergistes qui ont signé une adresse à leurs clients pour les avertir, qu'à l'avenir, ils formeraient leurs portes à six heures le samedi soir et ne les rouvriraient qu'le lundi matin."

Ce que je voudrais connaître par exemple, c'est le nombre d'ivrognes arrêtés pendant ce laps de temps de fermeture.

Mais je deviens indiscret.....

. Puisque j'ai parlé des hôteliers auxquels on fait illégalement la guerre, je ne puis passer sous silence la disparition du plus excentrique et du plus original des membres de cette corporation: je veux parler de Joe Beef.

Joe Beef, de son vrai nom, Charles McKiernan, était un ancien soldat, qui, après avoir fait les campagnes de Crimée et des Indes (lors de la grande révolte des Cipayo-) suivit son régiment, le Royal Artillery, en Canada, où il fut cantinier à Québec, pendant trois ans, et à l'île Sainte-Hélène pendant deux ans.

En 1868, il prit son congé et tint une auberge, à Montréal, dans la rue Claude, où il resta pendant deux ans, après quoi il transporta ses pénates sur le quai, rue Commune, où nombre de mes lecteurs l'ont sans doute connu.

J'allais vous faire une description de cet étrange cabaret, quand le hasard d'une lecture est venu me faire changer d'idée.

Tous ceux qui ont voyagé savent que les grandes villes de tous les pays possèdent des établissements étranges, où l'on trouve pêle-mêle des échantillons disparates de l'humanité, et les lignes suivantes donneront une idée de ce que peut être un des cabarets les plus excentriques de Paris, la Californie.

"Il y a là, dit Alfred Doveau, en train de lever le coude, la plus riche collection de porte-haillons, de loqueteux et de guenilleux qu'il soit possible d'imaginer. Rembrandt et Callot en eussent très-vaillamment d'aise. Ce sont les malandrins, les francs-mitoux, les truands, les morcelots, les argotiers, les sabouleurs et autres pratiques du XIX^e siècle. Société mêlée s'il en fut jamais! C'est un tohu-bohu à ne pas s'y reconnaître, une vapeur à ne pas s'y voir. Diogène, ce sont tes fils, ces gueux!"

C'était bien, un peu... beaucoup cela, la cantine de Joe Beef; des honnêtes gens, des vieux soldats; de pauvres diables versés sur le quai, par des navires venant de toutes les parties du monde; des malheureux, que l'abus de boire avait fait échouer là, où ils pouvaient encore avaler, de temps en temps, un verre de whisky qui écorchait le palais; des anciens pensionnaires des prisons cherchant à travailler de différentes manières; des vieux usés; des jeunes à la poitrine déjà défoncée par tous les liquides corrosifs buvables; des vagabonds habitués à coucher dans les terrains vagues durant l'été; tous connaissaient cette maison, où l'on trouvait un lit, pour dix centimes, et où l'on mangeait à sa faim, pour quelques sous.

Tout ce monde était reçu tant qu'il y avait une place dans les cent vingt-cinq lits qui garnissaient les vingt-deux chambres de l'immeuble, mais Joe Beef réservait toujours les paillasses les moins dures et les morceaux de bœuf les moins rétifs aux anciens soldats, ses vieux compagnons d'armes, que le hasard avait jetés sur les rives du Saint-Laurent, après qu'ils avaient foilé la poursuite des chemins sous tous les soleils. Ah! ceux-là étaient les bienvenus et, quand toute sa bande de clients affamés et assoiffés était repue, comme il causait du bon temps où l'on grelottait dans les tranchées de Sébastopol et où l'on rôtiissait sous les tentes de Delhi!

C'étaient de bien bons moments, ceux-là!

. Pendant l'été, les pensionnaires étaient moins nombreux, mais nombre d'ouvriers du port allaient souvent lever le coude chez Joe Beef, qui ne leur ménageait ni les observations ni les conseils.

—Eh! toi, Pat, ne bois donc pas tout ce que tu gagnes!

—Jack, tu as l'air ému, stop, mon garçon.

Cela ne faisait pas grand effet, sans doute, mais le principe était sauf.

Mais quand l'hiver commençait à cristalliser les vapeurs sur les vitres, à parcourir les vêtements rendus diaphanes par l'usage, et à rougir les nez, tout les déclassés et les pauvres hères venaient chaque année ouvrir la porte de la grande salle, où l'on s'asseyait sur les bancs, à l'air du poêle énorme, en fumant un tabac impossible, dont l'aigre odeur vous prenait à la gorge.

On avait chaud, là! pendant qu'au dehors, les flocons blancs valsaient en se bousculant, sous les soufflets des vents furieux.

Alors commençait la longue vie monotonne dont le programme avait été fait par le patron Joe Beef et dont il ne fallait pas s'écarter.

Dès le jour, parfois avant, vieux et jeunes, portant qui une hache, une pelle, dévalaient et débambulaient dans les rues de Montréal, s'offrant de porte en porte, pour enlever la neige du trottoir ou briser la glace sur les toits et gagner ainsi de quoi payer la pitance que Joe Beef vendait à si bon marché.

Les fainéants n'avaient pas beau jeu chez lui, et malheur aux carrottiers!